

CONSUMMATION

Un drive fermier au cœur du pôle d'activités

Des produits frais de la ferme disponibles tous les jours, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et sans intermédiaire. C'est le concept de ces supermarchés portables développés par Patrick Bonnard, PDG du groupe Alteor, spécialisé dans les solutions modulaires. Un premier prototype a été inauguré la semaine dernière au cœur du pôle d'activités d'Aix, en présence de Patrick Bonnard et de Manon, productrice locale et bio des Jardins de Manon à Eguilles.

Conçus et développés sous deux formats de cinq ou vingt mètres carrés, ces boxes peuvent contenir jusqu'à 110 casiers en inox alimentaire. Conservé à bonne température, chaque casier est rempli d'un panier de saison. Paniers fraîcheurs de fruits et légumes, fromage et pain. Le client a le choix. Pour les plus pressés, Manon a même concocté des paniers clé en main avec une sélection d'ingrédients et de recettes personnalisées.

Circuit court

Pour commander, il suffit d'être muni d'une carte bleue et de se laisser guider par une borne, à l'intérieur du distributeur. Les employés du pôle d'activités pourront commander leur panier à distance, via une application mobile. Un système de géolocalisation a également été développé pour ceux qui voudraient trouver des produits frais à n'importe quel jour

et n'importe quelle heure. De son côté, le producteur peut suivre l'évolution des stocks en temps réel et faire ainsi le réassort des casiers, quotidiennement. Un système de circuit court entre le producteur et le client bien rodé. Avec un coût qui s'éleve seul à la location des casiers d'environ un euro par jour, un prix unique de production et une absence de marge, le producteur y trouve son compte. "C'est une solution innovante pour les agriculteurs vivant dans des petits villages où il n'y a rien à moins de 20 km, à part les grandes surfaces. Nous souhaitons nous implanter là où les petits commerces ont failli", explique Patrick Bonnard.

Si les casiers fermiers ont déjà été développés avec quelque 500 points de vente en France, le concept "Nature o Frais" se démarque par une forte communication et coordination. Le groupe Alteor a mis ses services technologiques et marketing à disposition : "Nous avons onze agents commerciaux qui travaillent sur ce projet et sillonnent la France depuis deux ans", précise le PDG du groupe. "Un algorithme permet au producteur de suivre la courbe des achats, et de voir ce qui se vend le mieux. Tout cela dans le but précis de développer le chiffre d'affaires."

Une centaine d'autres supermarchés portables "Nature o frais" sont prévus d'ici un an.

Olivia de VILLENEUVE



Manon a concocté des paniers clé en main avec une sélection d'ingrédients et de recettes personnalisées. /PHOTO O.V.

Quatre chercheurs cassent les codes de l'édition scientifique

Une équipe internationale dont l'Aixoïse Sacha Raoult lance peers.press une plateforme qui se pose en alternative aux revues scientifiques traditionnelles



Bernard Harcourt (Columbia), Sacha Raoult (Amu), James Evans (University of Chicago) et Arnaud Derby (Amu). /PHOTOS DR

C'est l'unité de mesure de la recherche scientifique, et plus encore, de la carrière d'un chercheur : la publication. Le fruit d'un travail de recherche, qui tient parfois, malgré des années de labeur, sur quelques pages seulement, a vocation à être publié dans des revues spécialisées. Des journaux aux titres parfois étonnants, consacrés, par exemple à la bioluminescence, à la chirurgie maxillo-faciale ou à l'épistémologie des sciences, plus ou moins prestigieuses - ainsi pour un biologiste, publier un article dans *Nature* est une sorte de Graal. Mais pour cela, encore faut-il que les travaux soient acceptés par un comité de lecture, constitué de spécialistes du domaine - on parle de validation par les pairs. Une évaluation anonyme et un mode de publication qui, pour Sacha Raoult, enseignant-chercheur à Aix-Marseille Université, n'a plus de sens à l'heure du numérique.

Revue et corrigé

Après dix ans de recherches sur les sciences criminelles, le jeune chercheur s'est réorienté il y a cinq ans vers la sociologie des sciences, et particulièrement l'hérésie universitaire. "Nous avons analysé les trajectoires de chercheurs qui ont eu des parcours singuliers car ils

"Ça fait dix ans que les collègues se plaignent de ce système, lucratif pour quelques acteurs."

pensent différemment du dogme", explique celui qui, à son tour est en passe de devenir un "hérétique".

Car les travaux de son équipe l'ont amené à repenser rien de moins que le mode de publication de la recherche actuelle, concentré dans ces revues elles-mêmes éditées par une poignée d'acteurs qui monnayent à prix d'or l'accès aux revues. De quoi agacer de plus en plus le monde de la recherche, face à des éditeurs qui tirent profit de leur travail, par ailleurs largement financé par des fonds publics. "Ça fait dix ans que les collègues se plaignent de ce système, lucratif pour quelques acteurs."

Sous le capot de la science

"Mais c'est un système très récent, il remonte à 1968 et à l'accès de masse à l'éducation supérieure", souligne Sacha Raoult, qui, avec plusieurs autres scientifiques et notamment le sociologue américain James Evans, de l'Université de Chicago et Bernard Harcourt (Columbia)

ont imaginé un nouveau système, très "3.0", sur le modèle des sites collaboratifs utilisés par les développeurs, comme GitHub. "C'est une sorte de congrès virtuel permanent, de la recherche avec le capot ouvert, ou chaque article est en accès libre, et peut évoluer jusqu'à sa version finale, au vu et au su des pairs, qui le valident ouvertement, avec toutes les données disponibles pour permettre de refaire les expériences", résume le chercheur, reparti de zéro plutôt que d'essayer d'améliorer l'existant.

"Aujourd'hui il y a Twitter, Wikipedia et tout ça, il n'y a pas de raison que la science y échappe, et persiste à se faire au travers de revues qui ne sont que des versions pdf du contenu papier, concentrées et vendues à prix d'or aux universités", observe Sacha Raoult. Ces travaux de recherche ont trouvé leur application sous la forme d'un site web, Peers.

Une plateforme codée par l'un de ses étudiants en sciences sociales computationnelles, Arnaud Derby, l'été dernier. "J'avais discuté du projet avec lui, et au lieu de faire sa thèse, il a codé jour et nuit pendant deux mois et est revenu avec un prototype à la rentrée", s'étonne encore l'enseignant-chercheur, qui, fort de cette base, a pu rechercher - et

"C'est une sorte de congrès virtuel permanent, de la science avec le capot ouvert."

trouver - pour alimenter la plateforme et la développer.

Grand Raoult

L'équipe est aujourd'hui soutenue par l'incubateur ZeBox de la CMA-CGM et plusieurs universités américaines, ainsi qu'Amu. Reste à emporter l'adhésion de ses pairs. "Il faut impérativement aller chercher le Top 20. Dans chaque discipline, il y a en gros trois revues qui sont lues, c'est un gage de rigueur. Si vous réunissez un comité de lecture avec des gens reconnus, ce n'est qu'une question de temps avant que ce système ne s'impose", espère Sacha Raoult, qui devrait pouvoir compter, également, sur un grand nom pour l'aider : le sien. Et celui de son père, le Pr Didier Raoult, une référence mondiale dans le domaine des maladies infectieuses. "Il est en train de sélectionner des travaux à publier" sourit le cofondateur de Peers.

Florent BONNEFOI

<https://peers.press/aboutUs>

C'EST SUD

Le centre-ville au carrefour des arts

Trois jours de fête pour les jeunes, et aussi pour celles et ceux qui les accompagnent. Le grand coloriage en fut un parfait exemple; les enfants ont été les premiers à

se munir des feutres, très vite rejoints par leurs aînés. De même pour la flashmob soul dirigée par Christine Lyon-Moal. Une participation qui n'aura pas empêché d'appré-

cier toutes les troupes invitées, comme l'ensemble Grenade de Josette Baïz en performance dimanche après-midi. Vivement la 19^e édition de C'est Sud!



Les danseurs de Josette Baïz (▲) et ceux de Christine Lyon-Moal (►) ont rythmé cette 18^e édition du festival C'est Sud. /PHOTOS SERGE MERCIER

